

introduction à la physique, à la géométrie et à l'algèbre, était faite pour grouper autour d'elle les grammairiens, les économistes, les juristes, les physiciens, les géomètres, en un mot, les savants de toutes les catégories et de toutes les provenances; elle devait être et elle fut pour un temps ce que le positivisme, qui n'est que le condillacisme renouvelé, tend de plus en plus à devenir, de nos jours, la philosophie des esprits livrés aux travaux scientifiques » (p. 294).

Avec les *doctrines dissidentes* nous rentrons un peu dans le sujet des trois autres volumes de M. Ferraz, aussi en dirons-nous peu de chose. Signalons seulement l'histoire fort complète de l'introduction du kantisme en France où il y a beaucoup à apprendre même après la savante introduction que M. Picavet a mise en tête de sa traduction de la *Morale pratique* de Kant. C'est un des chapitres les plus intéressants du livre, et cette histoire mériterait d'être continuée jusqu'à nos jours. Le Kant de Villers, celui de Cousin, celui de M. Renouvier ne sont pas un seul et même Kant, tant s'en faut. Quant au mysticisme de Saint-Martin, il avait déjà été l'objet d'études fort complètes, et M. Ferraz lui-même avait déjà à peu près tout dit sur J. de Maistre et de Bonald. La conclusion de l'ouvrage est un brillant parallèle entre l'esprit du XVIII^e siècle et celui du XIX^e : nous ne pouvons mieux terminer qu'en renvoyant le lecteur à ces pages si pleines et si éloquentes dont la dernière phrase indique clairement le sens général et l'inspiration : « Tout ce mouvement d'idées nous a paru digne d'être étudié, parce qu'il marque la fin d'une période et le commencement d'une autre; parce que les doctrines les plus opposées s'y montrent dans leurs développements et dans leurs conflits, en attendant qu'un spiritualisme large et libéral prenne le dessus au sein d'une doctrine supérieure ».

On voit que le nouvel ouvrage de M. Ferraz est en tout point digne de ses aînés : style élégant et attachant; analyses exactes, complètes et toujours de première main; vaste et sûre érudition; telles sont les qualités qu'il possède en commun avec les trois volumes qui l'ont précédé, mais dont il est comme la préface et l'introduction. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'on y retrouvera le même souffle de libéralisme sincère et de spiritualisme convaincu.

ALEXIS BERTRAND.

Delbœuf. — MAGNÉTISEURS ET MÉDECINS. Alcan, 1890, in-8, 115 pages.

Brochure de combat. M. Delbœuf, toujours aussi ardent batailleur que travailleur infatigable, rompt ici une longue lance contre M. le Dr Ladame à propos de Donato et des représentations publiques d'hypnotisme. L'autorité doit-elle interdire ces exhibitions? La loi doit-elle octroyer aux seuls médecins le monopole d'hypnotiser leur prochain? Sur ces deux points, M. Ladame, avec la plupart de ses confrères, dit oui; M. Delbœuf dit non. Ce dernier appartient à la vieille école libé-

rale, hostile à toute réglementation, à toute interdiction, à tout monopole dont la nécessité ne se fait pas absolument sentir. Or, en fait d'hypnotisme, le diplôme médical ne lui paraît conférer aucune capacité particulière; loin de là, tous les magnétiseurs, tous les initiateurs et les vulgarisateurs de cette néo-sorcellerie, ont été étrangers à la médecine; et, quant aux dangers que présente pour la santé ou la moralité générale la publicité des séances d'hypnotisation, il se refuse, après examen, à les admettre. Il réduit à rien — ou à *presque* rien — les faits d'accidents graves invoqués contre Donato, et, notamment, ceux que M. Lombroso lui a reprochés. A ce sujet il a ouvert une enquête, qu'il croit décisive. Il résulte au moins de cette habile et courageuse plaidoirie qu'on a souvent été trop prompt à accueillir des plaintes vagues, des accusations répétées sans fondement, contre le célèbre fascinateur belge. Mais on pourra dire tout ce qu'on voudra, il ne faut pas être le premier venu pour avoir suscité des enthousiasmes tels que celui de Morselli en Italie et de Delbœuf en Belgique, pour posséder un *sujet* ou un avocat de cette force. M. Morselli, on le sait, s'est fait endormir longtemps par Donato et a fait un livre à sa louange; M. Delbœuf le connaît à peine et, malgré cela, se constitue son champion envers et contre tous. On a eu tort, disons-le sérieusement, au dernier congrès d'hypnotisme, de blâmer avec sévérité cette attitude du savant liégeois; et, sans avoir à prendre parti dans cette querelle, où il n'a pas été l'agresseur, nous devons rendre hommage au sentiment tout à fait désintéressé et chevaleresque qui lui a inspiré la défense de « l'hypnotiseur des tréteaux », son compatriote. Que quelques-uns des sujets de Donato, après son passage dans une ville, aient ressenti des troubles cérébraux, c'est possible, quoique M. Delbœuf le nie; c'est probable même, et, vraiment, quand on a vu ces malheureux, sur les planches, tomber à la renverse comme des sacs de plomb, on serait surpris du contraire. Ces cas sont rares toutefois, jamais mortels; les cas d'homicide involontaire par l'emploi du chloroforme ou par de maladroites opérations chirurgicales, sont bien plus nombreux. En fait de publicités redoutables, que l'on commence donc par supprimer celle des comptes rendus de cours d'assises, qui rend le criminel prestigieux et le crime contagieux; sans parler des exhibitions pornographiques de tout genre. — Au fond, ce qui agace l'éminent professeur de Liège, c'est la fausse pudeur des savants qui n'osent pas reconnaître franchement les services certains rendus à la science par les magnétiseurs de profession. Charlatans, soit. Mais le charlatanisme patent, celui qui monte sur les planches, est-il le plus à redouter? Il est peut-être bon qu'il existe, ne serait-ce que pour donner l'illusion de croire qu'il n'y en a pas d'autre. Puis, est-ce que les chimistes peuvent méconnaître leur dette envers les alchimistes, les astronomes la leur envers les astrologues? Je suis sûr que, si Raymond Lulle revenait au monde, M. Berthelot, l'auteur d'un si beau livre sur l'alchimie, organiserait un banquet en son honneur; et, si

ANALYSES. — A. COSTE. *Nouvel exposé d'économie politique.* 95

l'astrologue de Marie de Médicis ressuscitait, M. Faye le présenterait à l'Académie des sciences. Ne nous étonnons donc plus de voir, à *fortiori*, M. Delbœuf prendre Donato sous sa protection et le présenter au public scientifique.

Dois-je ajouter pourtant qu'à des attaques imméritées notre ami a répondu avec un excès de verve et de verdeur? Ce qui me fait plaisir, c'est que, après avoir engagé avec un autre adversaire (voy. p. 90, note) une polémique sur le même ton, il s'est réconcilié avec lui. Je souhaite de toute mon âme que son différend avec M. Ladame se termine ainsi, et je n'en désespère pas malgré les « vivacités de langage » qu'ils ont échangées et qui devraient être oubliées réciproquement.

G. TARDE.

Adolphe Coste. — NOUVEL EXPOSÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET DE PHYSIOLOGIE SOCIALE. Alcan et Guillaumin, 1889.

Nous n'aurions pas à parler ici du nouvel ouvrage de M. Coste, qui est un livre d'économie politique, si la préface et le dernier chapitre surtout ne lui donnaient une véritable portée sociologique. Familier avec la doctrine de Comte et avec les problèmes de psychologie morale, M. Coste a le mérite assez rare de ne pas perdre de vue les rapports des faits économiques aux autres faits sociaux, et il introduit dans leur étude l'idée d'évolution, qu'on en écarte ordinairement. L'économie politique revient pour lui à une « méthode de travail et d'observation »; il ne la comprend pas comme un « répertoire de conclusions toutes faites à l'usage des esprits paresseux ».

M. Coste reconnaît donc quatre grandes séries de faits, ou fonctions de l'organisme social, qui sont interdépendantes et évoluent ensemble au cours de l'histoire : les fonctions *tutoriales*, avec la famille pour stage initial et la mutualité pour stage final; les fonctions *économiques*, procédant de l'économie domestique à l'économie politique; les fonctions *civiques*, qui ont pris d'abord la forme du militarisme, et revêtent enfin celle du droit; les fonctions *doctrinales*, qui nous mènent de la religion à la science. L'évolution des faits économiques, dont l'ouvrage nous présente le tableau particulier, consisterait, pour le dire plus explicitement, dans le changement progressif de l'économie domestique, fondée sur le travail et l'épargne, en économie politique, fondée sur l'échange et le crédit. Ajoutons que, dans la pensée de M. Coste, ni la mutualité, ni l'économie politique, ni le droit, ni la science, ne peuvent remplacer absolument la famille, l'économie domestique, le militarisme, la religion. L'avènement d'un nouvel état ne fait pas disparaître, n'abolit pas l'état précédent; mais il subordonne l'un à l'autre. On sent l'importance de cette dernière considération.

Nous recommandons cet *Exposé*. Il est bref, clair, substantiel. Tandis que M. Tarde, avec son esprit si original et si curieux, essaye de